

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, N° 197.—SAMEDI, 11 FEVRIER 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE JUBILÉ SACERDOTAL DE LÉON XIII. — LA " SEDIA CESTARIA "

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 11 FÉVRIER 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Niagara, par Benjamin Sulte.—Sur la persévérance, par John Stuart Blackie.—Nos gravures.—Nos servantes, par Hermance.—Poésie : Souvenir, par Pierre Gigo-Dutanet.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Primes du mois de janvier.—Choses et autres —Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Le jubilé sacerdotal de Léon XIII : La "sedta cestatoria" ; Le pape célébrant sa "messe d'or" dans la basilique de Saint-Pierre.—La comtesse Pecci.—Le comte Pecci.—La croix pastorale offerte à Léon XIII par la chévalerie papale.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Sur la demande de plusieurs écrivains, qui désirèrent concourir pour le *prix Mercier*, et vu l'absence de l'Honorable Premier, il a été décidé de donner plus de délai aux concurrents, et les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Inutile de dire que les concours de mars et d'avril ne subissent aucun changement, et qu'ils auront lieu aux dates fixées.

Voici la liste des concours pour les trois mois prochains :

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai. Chaque prix est de \$20.

En ce monde, le pays des chimères est le seul habitable.

Les Anglo-Saxons pratiquent l'encouragement mutuel. Les Canadiens-Français pratiquent de préférence le découragement mutuel.—J. HUSTON.

Les ouvriers Canadiens-Français sont, de l'aveu de tout le monde, les meilleurs et les plus habiles travailleurs que l'on puisse trouver en Amérique.—J. HUSTON.

Le mépris philosophique de la vie n'est pas toujours une garantie du courage en face de la mort.—G. M. VALTOUR.



Il y a des gens qui ont les idées les plus singulières du monde.

Quelques membres du Grand Conseil des Fils d'Angleterre, à Toronto, demandent que l'on célèbre dans tout le Canada le trois centième anniversaire de la destruction de l'*Armada* et le deuxième centenaire du débarquement de Guillaume III, à Torbay.

Cette *armada* était, comme vous savez, la formidable flotte de guerre, équipée par Philippe II, roi d'Espagne, pour envahir l'Angleterre, y rétablir le catholicisme et venger l'exécution de Marie Stuart.

L'*Invincible armada* avait coûté près de trente millions de dollars, et portait vingt-huit mille hommes et deux mille six cents canons.

Cette flotte fut assaillie par les tempêtes et ses vaisseaux furent engloutis ou dispersés. Seize mille hommes périrent.

Philippe II, en apprenant cette terrible nouvelle, fut vraiment fort et se contenta de dire : « Je n'avais pas envoyé ma flotte lutter contre la tempête ; je remercie Dieu de m'avoir fait assez puissant pour réparer cette perte.

L'*armada* ne fut pas, en effet, vaincue par les Anglais, mais bien par les flots.

Quand à Guillaume III, vous n'ignorez pas qu'il s'il réussit à débarquer à Torbay, le 5 novembre 1688, et à se débarrasser de Jacques II, ce fut grâce à la trahison de la noblesse et du clergé anglais qui n'hésitèrent pas à se tourner contre l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre.

Il n'y a donc rien de bien convenable dans le fait de célébrer cet anniversaire.

* * La manie de fêter des anniversaires politiques qu'ils soient centennaires, cinquantiennaires ou non, devient inquiétante, car on est toujours certain de froisser quelqu'un ; dans le cas présent, ce sont les Espagnols et les Irlandais, ceux-ci citoyens britanniques tout aussi bien si non mieux que la reine elle-même, ceux-là appartenant à une puissance amie.

Et tout cela, dans quel but ? Pour se promener dans les rues affublés de sous-ventrières jaunes et faire le soir des discours anti-papistes.

Quand on est trop engagé dans cette voie, il n'y a pas de raison pour que cela finisse, et je ne vois pas pourquoi alors nous ne nous amuserions pas à fêter tous les ans la victoire d'Hastings, alors que les Anglais saxons ont reçu la plus belle raclée qu'aucun peuple ait jamais eue, que leur existence comme royaume à complètement cessée et que le drapeau français normand a pris la place de celui du roi Harold.

Nous pourrions parfaitement le faire si nous le voulions et certes, ces braves gens qui font partie du Grand Conseil de Toronto, seraient forcés de convenir que nos aïeux avaient bien tous les droits de battre les leurs.

Harold était parjure, et ses soldats, quoique très braves, avaient, il faut bien le reconnaître, très peu de goût pour la tempérance, puisqu'ils passèrent toute la nuit qui précéda la bataille à vider des coupes de bière et d'hydromel, c'est-à-dire qu'ils ont piétiné sur l'acte des vagabonds de l'époque et qu'ils auraient mérité d'être condamnés par le Recorder, s'il en avait existé un dans ce bon vieux temps.

Les enfants des bords de la Seine et du pays des pommiers, au contraire, avaient passé la nuit en prières.

Le lendemain soir, l'Angleterre était devenue possession normande française.

On fit beaucoup d'ouvrage dans cette journée du mois d'octobre 1066, et nous aurions quelque lieu de le rappeler souvent, si nous voulions faire de la peine à ces bons amis de Toronto, et c'est pourquoi il vaut mieux pour eux laisser de côté leur Guillaume III, qui aurait trop à souffrir du voisinage du premier Guillaume, le Conquérant. Le premier janvier de cette année nous aurions

bien plus célébrer également le trois cent trentième anniversaire de la prise de Calais, l'un des plus grands événements de l'histoire, mais nous nous sommes abstenus, pour ne pas faire de peine aux amis des vaincus.

Tâchons donc de vivre en bonne intelligence et ne nous occupons d'aucun Guillaume, fût-il même allemand.

* * Montréal donne en ce moment un étrange exemple aux conseils municipaux du monde entier, et semble s'être donné pour tâche de prouver que, contrairement aux idées reçues jusqu'à ce jour, la fête n'est nullement nécessaire au corps et que celui-ci peut parfaitement se tirer d'affaire sans recevoir d'ordres d'en haut.

Vous savez que je fais allusion à la non existence d'un chef de police, la grande question de l'année courante, question qui menace de devenir aussi difficile à débrouiller que la question d'Orient ou que le problème des relations du capital avec le travail.

Du reste, il faut reconnaître que truands, escarpes, ribauds, mauvais garçons et tireurs de laine, comprennent parfaitement l'embarras dans lequel se trouve la cité et qu'ils n'en abusent pas. Au contraire, on a remarqué que depuis quelque temps les crimes et délits étaient beaucoup moins nombreux qu'autrefois, ce qui prouve que la gent vagabonde ne songe nullement à profiter de l'imbroglio dans lequel on se trouve.

Ce qu'il y a de charmant dans toute cette affaire, c'est le désaccord parfait qui existe touchant les réformes à faire dans l'organisation de la police.

Chacun a son système et, puisque la maladie gagne tout le monde, je veux vous faire part d'un projet que j'ai conçu dans le silence du cabinet et qui, je vous le confesse humblement, n'a pas la plus petite chance d'être accepté.

Il a cependant du bon, mon projet.

* * Avez-vous jamais assisté à une séance de magnétisme ou d'hypnotisme ?

Avez-vous vu les expériences de Cumberland ou de Reynolds, ce dernier qui est actuellement à Montréal ?

Vous savez quels résultats étonnants ces professeurs (?) obtiennent, grâce à l'influence qu'ils ont sur certaines personnes ; scènes d'extase, sensations étranges, découverte d'objets cachés, etc., etc.

A les en croire, ils peuvent faire des choses tellement extraordinaires, qu'on serait tenté de les prendre pour des êtres doués d'une puissance prodigieuse, qui rappelle celle des fées, des poulpicans et des sorciers, mais, jusqu'à présent, ils n'ont réussi qu'à faire du bien qu'à eux-mêmes en gagnant beaucoup d'argent.

Il paraît, toutefois, qu'on ne peut nier la force des magnétiseurs et des hypnotiseurs, sans être taxé d'ignorance crasse ou de mauvaise foi, et si je vous en parle, c'est que cela m'est arrivé à moi-même, qui suis fort sceptique à cet endroit, attendu que j'ai été proclamé très mauvais sujet par tous les endormeurs que j'ai eu l'occasion de rencontrer jusqu'à présent.

Que voulez-vous, chacun son lot en ce bas monde, et le mien n'est pas d'être sensible aux effluves et aux passes de M.M. Cumberland, Reynolds et Cie.

* * Cependant, pour prouver que je ne demande pas mieux que d'être convaincu, j'admets pour un instant que ce que l'on dit est vrai et qu'il existe environ vingt sujets sur cent personnes.

Ce cinquième de bons sujets devraient au moins avoir assez de patriotisme pour ne pas garder leurs qualités pour eux seuls et en faire profiter leurs compatriotes, et c'est pour cela que je suis d'avis qu'on devrait faire appel à ces hommes si bien doués, pour rechercher les criminels si difficiles parfois à découvrir.

La police est divisée généralement en deux branches bien distinctes : la police administrative qui a pour objet le maintien de l'ordre public, et la police judiciaire, qui est chargée de rechercher les délits que la police administrative n'a pu empêcher de commettre, d'en rassembler les preuves

et d'en livrer les auteurs aux tribunaux chargés par la loi de les punir.

On pourrait garder une partie de la police municipale telle qu'elle est actuellement, mais je crois qu'il serait de toute nécessité d'avoir pour chef un *bon sujet*, hypnotiquement parlant, comme disait Dumanet.

Si les membres de tous les comités de police du monde comprenaient bien l'importance de leurs fonctions, ils n'hésiteraient pas à faire des expériences afin de juger de la force hypnotique dont sont doués les candidats à la haute position de chef de la police d'une ville.

Celui qui réussirait le mieux à endormir les échevins et à leur faire croire que des vessies sont des lanternes serait nommé—je sais bien qu'on y arrive quelquefois par d'autres moyens, mais je parle en ce moment au point de vue essentiellement scientifique.

. Les détectives, de leur côté, ne devraient être choisis également que parmi les *bons sujets*, et les avantages de ce choix sont assez évidents pour que point ne soit besoin d'insister sur le sujet.

Un crime a été commis, on retrouve l'arme qui a servi à l'assassin, mais on n'a aucune indice qui puisse faire découvrir l'auteur de l'assassinat. Vite, un détective est soumis au sommeil hypnotique, on lui fait sentir le couteau, il voit la main de celui qui l'a tenu, les traits du criminel deviennent distincts pour lui, il le suit dans ses pas et démarches et rien de plus facile que le prendre.

Je pourrais multiplier les preuves de l'excellence du système que je recommande, mais comme la question a été déjà discutée à plusieurs points de vue, il me semble que les péres de la cité ne manqueront pas de saisir cette occasion de mettre tous les candidats d'accord en posant le problème comme je le fais.

Il faut enfin que le magnétisme quitte le théâtre pour circuler dans la rue et rendre de véritables services.

Aux plus endormeurs la palme !

. Une autre grande question qui occupe beaucoup de monde est une nouvelle loi des licences que l'on prépare en ce moment, et qui contient d'excellentes réformes.

Comme cette loi n'est pas encore votée et qu'elle est appelée à subir bien des améliorations, je ne vois pas pourquoi je ne dirai pas mon mot comme les autres, quitte à avoir aussi peu de succès en ce cas que dans l'affaire de la police.

Vous savez tout aussi bien que moi que le but des législateurs n'est pas d'empêcher de boire de la bière, du vin ou du cognac, mais bien de réduire les occasions de boire trop.

A mon sens, une des causes qui influent le plus sur l'accroissement de l'ivrognerie, est l'existence des comptoirs, création essentiellement anglaise, mais qui a envahi tout le nouveau-monde et s'est établie d'une manière inquiétante en Europe.

Boire au comptoir était en France, il y a vingt ans, faire acte de mauvais goût, on buvait toujours assis, près d'une table, on causait, on lisait, et quand on avait dépensé dix ou quinze cents pendant la soirée, c'était bien tout.

Aujourd'hui des *bars*, dits américains, se sont établis en plusieurs endroits de Paris, on boit debout et nous savons que quand on boit au comptoir on boit beaucoup, trop souvent.

C'est ma *traite*, c'est sa *traite*, c'est ma *tournée*, c'est sa *ronde*, et cela ne finit guère sans que le porte-monnaie ne s'allège de beaucoup en très peu de temps.

Supprimer les comptoirs, c'est enlever une occasion de boire et c'est aussi éviter à l'hôtelier une foule de dépenses inutiles.

Les pays où l'on boit le moins, France, en Espagne et Italie, sont ceux où il y a le moins de comptoirs, quoiqu'il y ait tout autant de cabarets qu'ailleurs.

Rien ne coûte d'essayer.

Leon Sidney

NIAGARA

II

La guerre était bien déclarée, cette fois. La campagne de 1687 occupa tout l'été ; elle fut brillante pour les armes françaises. M. Denonville, voyant les Iroquois terrifiés, parce que les Anglais n'étaient pas venus à leur secours, en profita pour établir un fort à Niagara, avec le chevalier de Troyes en qualité de commandant et cent hommes. M. de Troyes revenait de la baie d'Hudson, où il avait fait merveille.

La Potherie (II, 203), après avoir parlé de la destruction des villages iroquois, durant l'été de 1687, ajoute : « Tout étant ruiné, l'armée reprit le chemin de Niagara. M. de Denonville y fit faire un fort, où il laissa pour commandant M. des Bergères, capitaine des troupes, avec cent Français en garnison. »

La Potherie n'a pu avoir connaissance de ces faits que treize ou quatorze ans plus tard. Je préfère m'en rapporter aux écrits des personnes qui suivaient les événements à la piste et en prenaient note.

Toutefois, il est probable que La Potherie ne se trompe que de date, car il y a lieu de croire que M. Des Bergères a commandé au fort Niagara après M. de Troyes.

« La maladie s'étant mise bientôt après dans la garnison, elle y périt toute entière. On attribua ce malheur à l'air du pays. Il y a cependant bien de l'apparence qu'il fut uniquement causé par les vivres, qui étaient gâtés. Quoiqu'il en soit, cette importante place fut, peu de temps après, abandonnée et ruinée, au grand regret de M. de Denonville. » (Charlevoix I, 518.) Ceci est un bon résumé des faits que nous allons voir en détails.

Gédéon de Catalogne, alors officier des troupes dit, dans son *Recueil*, que M. de Denonville fit construire à Niagara « un fort à quatre bastions de gros pieux, ce qui fut fait en huit jours. » On était à l'été de 1687. « Le fort étant fini, on fit (on y laissa) un détachement de cent soldats d'élite, six officiers, un garde-magasin, trois charpentiers, commandés par M. de Troyes, après quoi M. le marquis de Denonville avec M. de Callière et les miliciens, prit la route de Montréal par le même côté (sud) du lac ; et M. le marquis de Vaudreuil, avec les troupes réglées, passa par le côté nord du lac, en faisant le tour du cul-de-sac. » C'est la baie de Burlington. Continuons de citer. « Nous n'eûmes pas plutôt quitté le pays des Iroquois que toutes ces nations s'assemblèrent et partirent comme des forcenées pour venir sur nos côtes. Une de nos barques venant de Niagara fut attaquée sur le lac, mais la bravoure de quelques matelots canadiens la défendit. »

Le même annaliste fait la réflexion suivante : « Enfin, voilà la prédiction d'un Sauvage arrivée ! Le nommé Louis Atarice (Atavia ? Atarhea ?) à qui Louis XIV donna son nom, étant en France... lorsqu'il vit commencer la guerre, dit à M. le marquis de Denonville (ce devait être à la fin de 1684) que son entreprise lui paraissait grande, et que s'il n'y prenait garde de près, qu'il ferait peut-être comme celui qui va fourgailler un nid de guêpes, qu'à moins qu'il ne trouve moyen de les écraser toutes à la fois, il court risque d'en recevoir des piqures. »

Fourgailler les Iroquois, rude besogne en effet, et qui nous a coûté chère !

M. de Belmont, prêtre du séminaire Saint-Sulpice, écrit, dans son *Histoire du Canada* :

« Le 24 septembre 1687, la barque chargée de vivres partit pour Niagara avec le Père Lamberville. Le fort Katarok8y fut assiégé un mois ; celui de Niagara fut assiégé par quarante canots, et on coula bas quelques canots... M. de Troyes mourut de la dissenterie. La nourriture avait donné à tous la dissenterie, qui s'était mise au camp, à cause des porcs frais et des fèves que l'on mangea. »

Entendons-nous sur quelques points de cette citation. D'abord, elle ne mentionne pas le mécontentement qui régnait à Niagara au moment où les Iroquois assiégèrent le fort. Ensuite, elle fait mourir M. de Troyes dans l'automne de 1687,

tandis qu'il mourut au printemps suivant. Il est à croire aussi que le mot « porcs frais » est là pour « porcs salés, » et que la garnison mangeait ce que nous appelons *pork and beans* : des fèves et du lard.

Le même annaliste ajoute :

« Février 1688.—M. de Saint-Hélène va quérir le Père Lamberville qui avait le scorbut, et avitailler le fort de Katarok8y. Vingt soldats malades. M. de Villeneuve commandant, y meurt, aussi M. de Troyes. M. de la Durantaye meurt à Niagara, et presque toute la garnison, du scorbut, qui ne manque point aux garnisons nourries uniquement de salé, et assiégées sans pouvoir sortir ni avoir des herbes. »

Les herbes sont là pour légumes ; La Durantaye pour un autre nom ; Villeneuve pour Vallorennes ou un autre personnage ; on croirait que M. de Troyes mourut à Cataracouy, ce qui n'est pas le cas.

Quel malheur que l'on imprime aussi ignoramment nos manuscrits historiques ! Cette *Histoire* de M. de Belmont ne dépasse pas trente-six pages ; j'y ai fait quarante-sept bonnes grosses corrections.

Dans un troisième article, nous verrons ce qui eut lieu au fort Niagara, l'hiver de 1687-88, deux cents ans avant la publication des présentes lignes.

Benjamin Sulte

SUR LA PERSÉVÉRANCE

Le poète Wordsworth raconte, dans son *Excursion*, que le ciel s'étant couvert, il n'en continua pas moins sa course dans les montagnes, en dépit de la sensation désagréable que cause la pluie sur le dos : il donne pour raison qu'abandonner un projet pour éviter un léger inconvénient est dangereux pour le caractère.

Nous vivons dans un monde où l'on ne doit pas se décourager pour des bagatelles ; nous y trouvons bien des obstacles dont on peut dire que les combattre c'est vivre, et les surmonter c'est vivre noblement.

Un de mes amis faisait l'ascension de la montagne de Bencznacham (1) ; il se croyait déjà au sommet, quand il s'aperçut que la vraie cime était encore éloignée de deux milles à l'est, et que le seul chemin était une arête d'après rochers, rude sentier pour un pied déjà las. Le pire, c'est que la cime était déjà perdue dans le brouillard, et que dans une heure le soleil allait se coucher. Il se décida prudemment à redescendre par le plus court chemin. Mais que fit-il le lendemain ? Il reprit son ascension, et savoura son dîner sur le dernier piton de la cime, « afin, disait-il, que la plus belle montagne des Highlands ne fut pas associé dans son esprit au souvenir d'une mésaventure et d'un échec. »

Ne reculez jamais devant une difficulté, surtout au début d'un nouveau travail. Au fond, le difficile seul vaut la peine qu'on l'exécute, et on l'exécutera qu'à l'aide d'une volonté résolue. Dans le monde de l'action, vouloir, c'est pouvoir, du moins une volonté persistante, quand les circonstances ne sont pas toutes à la fois défavorables, équivaut à la victoire.

Une seule chose peut donner à la vie humaine son vrai sens et sa vraie dignité : c'est l'énergie dans le bien, et cette énergie ne s'acquiert que par l'exercice même. Si vous vous figurez trouver grand secours dans les livres, dans les argumens, dans les discussions savantes, vous vous trompez du tout au tout. Livres, discours, cela peut vous éveiller au bien, cela peut être, dans votre voyage, comme le poteau indicateur qui vous empêche de vous égarer dès le départ, mais ne peut vous faire avancer d'un pas. Ce voyage, vos pieds seuls ont à le faire.

JOHN STUART BLAOKIE.

(1) Haute de 4,150 pieds, point culminant de la chaîne du comté d'Argyle.



LE JUBILÉ SACERDOTAL DE LÉON XIII. — LE PAPE CÉLÉBRANT SA ' MESSE D'OR ' DANS LA BASILIQUE DE SAINT PIERRE



LE JUBILÉ SACERDOTAL DE LÉON XIII

DEPUIS le 1^{er} janvier, jour où Léon XIII a célébré solennellement la messe jubilaire sur l'autel de Saint Pierre, Rome a revu les splendeurs et les magnificences de la royauté papale : les ambassadeurs des puissances étrangères, les envoyés extraordinaires des souverains sont allés au Vatican s'incliner devant le vieillard dont le front est ceint de la tiare au triple diadème ; des milliers de pèlerins ont baisé la mule du successeur de Saint-Pierre, apportant des offrandes de toutes les parties de l'univers, de l'or, des vases précieux, des chefs-d'œuvre artistiques, etc.

La description et la reproduction de quelques-unes des scènes qui se sont déroulées à Rome suffiront à donner une idée du faste qui a présidé à ces fêtes du jubilé.

LE PAPE ENTRANT DANS LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

La messe pontificale, le 1^{er} janvier, était annoncée pour neuf heures, mais, dès six heures, par un beau clair de lune, pendant que les cloches sonnaient à toute volée, des milliers de pèlerins descendaient des rues étroites qui débouchaient sur le Tibre et s'installaient à l'entrée de la vaste colonnade, devant la place Saint-Pierre occupée par la gendarmerie italienne.

A six heures un quart seulement les portes de la basilique sont ouvertes aux 25,000 privilégiés munis de cartes. Le service d'ordre intérieur est fait par des gendarmes pontificaux, dont l'uniforme est à peu près semblable à celui des anciens gendarmes de la garde impériale française : grosses bottes à l'écuylère, culotte de peau blanche, habit bleu à boutons d'argent, baudrier de buffle blanc supportant le sabre de cavalerie, épaulettes d'argent et grand bonnet à poil avec plumet rouge sur le côté. Quelques instants après la garde palatine vient les renforcer. Le service ambulatoire est fait par des camériers portant au cou la chaîne d'argent et par les

suisses au magnifique costume d'Arlequin, dessiné par Raphaël.

Peu à peu l'espace réservé au public se remplit, et les Italiens exubérants s'assèment par terre, causent et gesticulent.

La statue en bronze de saint Pierre est revêtue de la charpe et de la tiare à huit heures et demie, lorsque tout le monde est en place. A droite de l'abside, les uniformes brodés des membres du corps diplomatique étincellent aux premiers feux du jour ; en face, se tient la noblesse romaine chamarrée de cordons ; au fond, une nappe d'habits noirs et de mantilles noires parsemées d'uniformes de toutes sortes ; au milieu un parterre violet d'évêques sur lequel se détachent des robes blanches, brunes et noires de moines. A neuf heures, tous les yeux se dirigent vers les portes fermées de l'église, sur une tenture de damas rouge aux rideaux relevés : c'est par là que va déboucher le cortège pontifical.

Un silence profond s'établit. Alors, là-bas, au fond de l'église débouche un piquet de suisses, le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine, la hallebarde sur l'épaule, la culotte bouffante, le justaucorps et les bas rayés par bandes alternées,



LA COMTESSE PECCI
Mère du Pape



LE COMTE PECCI
Père du Pape

noires, jaunes et rouges. Puis des camériers de cape et d'épée en costume noir, avec toques à plumes, épée et chaînes style François I^{er}. Derrière eux les cardinaux en grande robe rouge avec la pèlerine d'hermine ; les gardes-nobles, en habit noir avec bourses, brodé d'or, casque d'or à plumet blanc, culotte blanche et bottes vernies. Puis, encore des suisses portant sur l'épaule leur grande épée à deux mains, et enfin Léon XIII, revêtu de la chasuble et ceint de la tiare apparaît, porté sur sa *sedia gestatoria* par ses *parafnieri* vêtus de velours rouge frappé.

C'est à ce moment saisissant que notre gravure représente le pape, alors qu'il s'avance entre deux haies mouvantes de suisses, dans le chemin déjà bordé par la garde palatine, par les massiers multicolores et le chapitre de Saint-Pierre, salué par le chant liturgique : *Ecce sacerdos magnus*, et par les cris enthousiastes de : Vive Léon XIII ! Vive le Pape !

Cependant, le vicaire du Christ, la tête penchée vers son peuple, dans une attitude de dou-

ceur et de bonté, tend la main pour bénir, tandis que les camériers agitent à ses côtés la *flabelli*, les deux grands éventails de plumes blanches, pareils à des ailes d'anges.

LA MESSE

La *Messa Giubliare*, la messe des noces d'or du pape a été célébrée par Léon XIII, à l'autel dit de la *Confession*, en présence de tout le Sacré-Collège, des représentants d'un grand nombre de souverains, du corps diplomatique, du patriciat romain, de quelques centaines d'évêques et d'une foule immense de pèlerins, que l'on peut évaluer à plus de quarante mille personnes.

C'était la première fois, depuis dix-sept ans, que le pape officiait dans la basilique, à l'autel de la *Confession*. Situé sous la merveilleuse coupole de Saint-Pierre, ce chef-d'œuvre de Michel-Ange, cet autel qui renferme les restes de saint Pierre et de saint Paul, est un des lieux les plus vénérés. Un décret de la Congrégation des rites de

1594 ordonne à tous ceux qui en approchent, fussent-ils empereurs, de mettre le genou en terre. Les évêques y sont obligés par serment et sont même tenus de présenter à leur Congrégation un certificat, signé par un chanoine altériste, constatant qu'ils ont rempli cette formalité.

Une balustrade semi-circulaire, à hauteur d'appui, entoure la *Confession*, devant laquelle brûlent nuit et jour plus de cent lampes, qu'on éteint que le Jeudi-Saint et le Vendredi-Saint.

Au-dessus de la *Confession* est l'autel papal, surmonté d'un baldaquin aux proportions énormes, dessiné par Bernin. Les quatre colonnes torsées, rangées devant la grille de la *Confession* et d'une hauteur de 34 pieds, ornaient, dit-on, autrefois, le palais de Néron, et l'autel papal est formé d'un superbe monolithe de marbre blanc, provenant du temple de Pallas, au forum de Nerva ! Les colonnes et le baldaquin, qui a une hauteur de 80 pieds, sont en bronze dont la dorure seule n'a pas coûté moins de 535,000 francs à une époque où l'argent avait quatre fois plus de

valeur qu'aujourd'hui. Notre gravure représente le Saint-Père au moment où, tourné vers l'assistance, il entonne le *Te Deum* et appelle sur la foule inclinée les bénédictions du Très-Haut.

LA COMTESSE ET LE COMTE PECCI

Le pape Léon XIII, né à Carpineto, le 2 mars 1810, descend de la vieille famille des Pecci, originaire de Sienne. Son père, Domenico Ludovico Pecci, dont nous donnons le portrait, avait embrassé la carrière des armes. Il fut colonel sous Napoléon Ier.

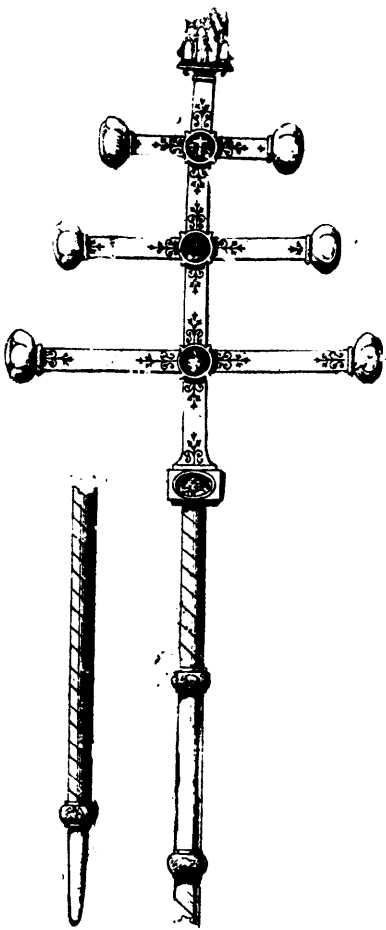
Léon XIII portait à sa mère, dont nous donnons également le portrait, une affection extrême.

L'attachement s'alliait chez lui à la vénération qu'inspiraient la grande intelligence et l'absolu dévouement de cette femme vraiment supérieure. Belle personne au port majestueux, laborieuse, énergique, elle aidait son mari dans l'administration de ses biens et montait même à cheval pour aller visiter ses propriétés. Véritable providence des pauvres, elle faisait distribuer chaque jour du pain et du maïs aux plus nécessiteux. Pour montrer jusqu'à quel point elle savait inspirer le respect, les habitants de Carpineto racontent qu'une bande de brigands l'ayant surprise dans la campagne, ces bandits n'osèrent pas l'arrêter, lui livrèrent passage et se découvrirent respectueusement devant elle.

LA CROIX PASTORALE OFFERTE PAR LA CHEVALERIE PAPALE

On comprendra qu'il nous est impossible même d'énumérer simplement les merveilles accumulées par les fidèles à l'exposition du Vatican. Cependant, à cause de son caractère tout spécial, nous parlerons du présent fait au pape par les chevaliers et les dignitaires des ordres pontificaux.

Désireux d'offrir, par souscription, au pape Léon XIII, un objet qui fût pour ainsi dire la marque du rétablissement d'une ancienne coutume tombée en désuétude, et se rappelant que, suivant la Liturgie, le pape doit tenir à la main une croix pastorale à trois branches, ils ont fait don à Léon XIII de la croix que nous reproduisons.



Exécutée par MM. Auger et Guéret, cette pièce est, en dehors de sa valeur intrinsèque, un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Elle a été remise au pape par le vicomte de Poli, président effectif du comité souscripteur.

Notre dessin la montre vue de face ; elle a, dans son ensemble, une hauteur de six pieds. La branche verticale est couronnée par la figure du Christ, dans un motif gothique. Chaque extrémité des trois branches horizontales ou bras de la croix est terminée par un médaillon. Dans la première branche, la plus courte, le médaillon de gauche représente saint Pierre et celui de droite saint Paul ; dans le deuxième bras le médaillon de gauche représente saint Jean et celui de droite saint Mathieu ; les médaillons de la dernière représentent, celui de gauche saint Marc, et celui de la droite saint Luc.

Sur la face de l'assise cubique de la croix proprement dite est une figure personnifiant Notre-Dame du Rosaire ; les anneaux qui se trouvent immédiatement au-dessous représentent l'un l'Agneau, l'autre la Brebis. Sur le dernier anneau sont le Pélican, le Lion, la Colombe et l'Aigle que le Christ a fait intervenir dans ses paraboles. Enfin, aux points de jonction des branches horizontales sont la Croix, l'Ancre et le Cœur, signes symboliques de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

NOS SERVANTES

Une jeune domestique, qui ne m'a pas trop mal servi pendant un an et plus, quittait mon service, l'automne dernier, pour aller demeurer chez un grand-père, à la campagne. Son départ me créa donc l'embaras de chercher une personne pour la remplacer.

On me donna l'adresse d'un bureau—*registry office*, s'il faut parler anglais—où je devais certainement rencontrer quelques bonnes filles, en besoin de situation.

Je me rendis au lieu désigné. C'est un joli appartement composé de deux pièces, situé dans une de nos bâtisses commerciales. Dans la première, servant de salle d'attente, un coup d'œil rapide me fit remarquer tout un nombre de personnes installées déjà, des personnes qui me paraurent d'une mise très recherchée.

—Allons, pensai-je, je ne suis pas seule à courir une domestique.

Puis, un instant, je m'arrêtai sur le seuil. En récapitulant, ma toilette d'une élégance passable, mais d'une apparence fort modeste, me fit hésiter et trembler à la fois ; je craignis qu'on ne m'offrit du service. Cependant, je pris vite mon parti, j'allai résolument à l'agente et lui expliquai mon affaire.

—Ces demoiselles désirent se placer, me dit-elle, mais j'ignore si leur prix vous conviendrait.

Je me retournai, cherchant du regard les domestiques désignées, et je ne vis dans la pièce que les illustres dames qui m'avaient éblouie en entrant.

C'étaient donc des servantes ?...

—Celle-ci, continua l'agente, demande quatorze piastres par mois, cette autre douze, cette troisième irait pour onze, mademoiselle pour huit. Je crains beaucoup que vous n'ayez personne à moins.

Je demeurai quelques minutes sous le coup d'un étonnement extrême. Et quand j'ai voulu entrer en pourparler avec ces personnages, je me vis assaillie par une avalanche de questions dont je veux vous donner un léger aperçu.

—Est-on blanchi, chez vous, madame ?—Y a-t-il des enfants ?—Avez-vous des escaliers ?—Puis-je recevoir mon ami ?—Faut-il descendre à la cuisine ?—Peut-on sortir le soir ?—A quelle heure faut-il rentrer ? Etc., etc.

J'en oublie, et des bonnes.

N'est-ce pas dégoûtant ?

—Mesdemoiselles, leur répliquai-je, c'est une servante qu'il me faut.

Nous sommes menacés,—il me répugne d'écrire envahis—par une épidémie disgracieuse et terrible : les *servantes grandes dames*.

En élevant la voix, en criant à l'indignité, je ne fais que constater un fait qui saute aux yeux de tout le monde, de ceux-là surtout obligés de gager bien cher des domestiques qui les servent bien mal.

Maintenant pour prendre une servante, il faut

égorger les enfants, ceci est à l'avance entendu ; avoir des élévateurs perfectionnés dans nos maisons, un salon particulier pour les visites de l'*ami*, carte blanche pour la sortie de tous les soirs, etc. ; et Dieu sait s'il nous faut payer, payer en outre du bien être que nous assurons.

Et nous nous rendons à toutes ces conditions fantasques : nous nous créons les esclaves de ces ridicules exigences ; nous devenons les victimes volontaires de cette intolérable sottise. Nous nous mettons en quatre pour complaire à celles qui nous doivent servir.

Parfois elles semblent être reines dans nos demeures, et les rôles s'échangent souvent. Ce n'est pas la maîtresse de maison qui donne le ton, c'est la domestique ; ce n'est pas celle-ci qui a des ménagements pour ses supérieurs ; c'est nous qui avons des attentions quasi-raffinées pour la valetaille.

Je suis sérieuse. Pas plus tard qu'hier, n'ai-je pas bouilli, souffert d'impatience et de crainte, parce qu'une conversation trop animée se prolongeant à table, le dîner de ma servante refroidissait, et là, plantée, rigide, près de ses pièces, elle attendait pour enlever le couvert.

Juste ciel ! la gent qui sert a plus d'aise que nous, et pour un rien nous envierions son sort.

Il y a peut-être quelques exceptions, mais qu'elles sont rares, qu'elles sont rares !

Où sont-elles ces filles robustes dont parlent nos grand-mères, ces filles qui donnaient leur temps de l'aurore à la nuit, souvent la nuit même, quand nécessité il y avait, pour trois à quatre piastres par mois *au plus* ; ces filles qui avaient conscience de leur position, qui savaient respecter leurs maîtres, garder leur rang ; que la mise simple, mais propre, faisait distinguer de la dame de qualité ?

Hélas !

Je le regrette ce temps de grand-mère, je le regrette sans l'avoir connu.

Aujourd'hui si la naissance noble ou roturière ne s'obstinait à mettre son cachet sur chaque visage, saurait-on, par le clinquant, laquelle sert, laquelle se fait servir ?

Vous ne me disputerez pas, non plus, qu'on voit tous les jours par les rues des domestiques dont la toilette coûteuse rivalise avec celle de la grande dame proprement dite. Elles veulent copier, briller, éclipser ; pour y arriver, rien ne les arrête.

Il est vrai que maints caprices de la mode, on peut leur sacrifier sans mot dire, que de jolies choses le vulgaire se revêt, dont il fabrique des imitations grossières, ridicules, qui ont malheureusement l'avantage d'être à la portée de toutes les bourses.

Puis, je vous donne en mille ce que m'a dit,—sur un ton de duchesse, s'il vous plaît,—la moins pimbêche de ces dames avec lesquelles j'ai eu l'honneur de m'entretenir.

—J'ai passé les mois d'été à la campagne, j'hésite à prendre du service, je crains de m'emnuyer et de me fatiguer.

Avez-vous entendu ? Ne voilà-t-il pas qu'elles s'emparent de la villégiature et qu'elles vous disent : *je reviens des eaux*, tout comme madame X... qui s'en vante, mais qui n'a fait là rien d'extraordinaire, puisque le monde des domestiques peut s'en donner aussi le luxe, à part le plaisir de nous y couvoyer.

Dites, notre siècle n'est-il pas réellement celui du progrès ? ne marchons-nous pas vers l'avancement à grands coups de pieds dans le dos ?...

.

Comme je me plaignais à l'agente que les exigences prononcées des domestiques de nos jours nous mettaient dans l'impossibilité de se faire servir sans risquer notre salut et notre bourse :

—Mademoiselle, répondit-elle, les servantes sont ce que les maîtresses de maison les font. Vous vous rendez à toutes leurs conditions ; si elles se peuvent faire une vie facile, bien sottes elles seraient de se la refuser.

Cette femme ne dit-elle pas juste ?...

Il y a donc une réforme possible puisqu'elle est entre nos mains ? A l'œuvre ! Il n'y a pas une minute à perdre : Coupons là ce qui donne des haut-le-cœurs aux constitutions les plus solides. Malgré tant d'exposés, je n'aimerais pas qu'on me

crût capable de mépriser la classe des salariées. Bien le contraire, je suis, par nature, d'une condescendance des plus généreuse envers mes inférieures, mais avec cela je professe un culte profond pour le maintien de l'ordre des choses. Si je ne veux empiéter sur la sphère qui me domine, je ne puis souffrir me faire monter dessus par celles qui me suivent. C'est pourquoi je croisais qu'il est grand temps de mettre une digue au courant qui grossit, qui nous perdra sous peu. Et il est regrettable que notre siècle, qui se pique de civilisation, de raffinements, se laisse envahir par des abus aussi grossiers.

J'ignore ce qu'il faut faire; le mal est passablement avancé: aux grandes maîtresses de maison est laissée l'initiative. Je constate les progrès, je signale les laideurs qui nous entourent, qui nous doivent alarmer, à d'autres mieux douées, plus expérimentées de corriger ou de refaire.

Stance

SOUVENIR (DU 3 SEPTEMBRE 1887)

A Mlle CORINNE L., OTTAWA

<p>I</p> <p>Jeune fille Si gentille, Ton œil brille Ce matin; Toute belle Étincelle Ta prunelle De satin.</p>	<p>III</p> <p>Ton sourire Doux m'inspire, Et ma lyre Veut chanter: De mon âme Qui t'acclame, Une flamme Va monter!</p>
<p>II</p> <p>Ta figure Douce et pure, Sois-en sûre, M'a charmé; Tes paroles Bénévoles Me consolent, Auge aimé.</p>	<p>IV</p> <p>Je me livre, A te suivre. Je m'enivre De bonheur. Douce ivresse Tout me presse La tendresse Est vainqueur!</p>

PIERRE GIGO-DUTANEL.

Montréal, février 1888.

USAGES ET COUTUMES

(Coutumes pittoresques du mariage anciennes et modernes)

En France, on distribue quelque fois aux invités des noces, des fleurs ou des bonbons contenus dans de jolies boîtes illustrées d'amours et de roses et portant la date du mariage au-dessous du chiffre enlacé des époux. En Italie, on fait, à cette occasion, des cadeaux littéraires. On fouille dans les archives nationales, on y puise un document rare, par exemple le *Statut des noces vénitienes*, promulgué en 1299; on le fait imprimer sur vélin, agrémenté d'oiseaux et de fleurs peints à la gouache; ce parchemin roulé, noué d'une faveur aux couleurs des mariés, est offert à chaque convive à l'issue du repas de noces.

Au quinzième et au seizième siècles, dans cette même Italie, l'anneau de mariage était orné d'un diamant: on croyait que cette pierre avait le pouvoir de maintenir longtemps le bonheur entre les époux. On aimait aussi beaucoup les bagues d'argent niellé. — Il y a quarante ou cinquante ans, un peu partout, les anneaux où l'on enchâssait une pierre ont été très à la mode. Quelquefois, la bague de mariage était formée de trois ou quatre anneaux délicats, réunis par un cœur ou deux mains jointes (emblème d'amour). A l'intérieur, on gravait une tendre devise. On a porté l'anneau de mariage au pouce de la main droite, mais toutes les femmes du monde, les princesses elles-mêmes, travaillant à l'aiguille, il est aisé de comprendre pour quelle raison on a ensuite placé "l'alliance" au doigt le plus inoccupé. — Autrefois, l'église voulait que l'anneau fût passé au pouce de la statue de Dieu le père, puis au second doigt du Fils, et au troisième doigt du Saint-Esprit. C'était le *credo* des mariés. La bague était ensuite glissée au quatrième doigt de

l'épousée, laquelle ne l'ôtait jamais. On dit que l'anneau est, pour la femme, le signe de la subjection. Le moyen âge le bénissait ainsi: "Sanctifie cet anneau, que nous bénissons en ton nom, Seigneur, que la femme portera, quoi qu'il arrive, pour se maintenir dans ta paix, croître et vieillir dans ton amour et être multipliée dans de longs jours". — La Grèce moderne a deux anneaux de mariage: un d'or pour l'époux, un d'argent pour l'épouse; l'infériorité du métal signifie l'infériorité de l'épouse, mais n'est-ce pas plutôt un reste du vieux culte du soleil et de la lune!

Au quinzième siècle, en France, les femmes se mariaient en rouge. Elles reprenaient la robe de noces à leurs premières relevailles. Sous Charles II, roi d'Angleterre, elles portaient déjà, sans doute, des fleurs nuptiales dans leurs cheveux, car Rochester écrit d'une jeune fille: "Elle a abdiqué aujourd'hui sa couronne virginale" pour faire entendre qu'elle s'était mariée.

Très joliment, Tennyson, dans un beau sonnet, à l'occasion du mariage de la princesse Béatrice d'Angleterre, appelle la cérémonie nuptiale: "Les blanches funérailles de la virginité."

Nous ne voudrions pas terminer ce chapitre sans relater une jolie coutume d'un village manufacturier des Ardennes. On va inviter verbalement les gens à assister à la messe de mariage la veille du jour fixé, et, pour qu'ils aient quelque part aux réjouissances des noces, on leur porte, en même temps, un énorme gâteau. Les fiancées de ce village qui ont perdu leur père ou leur mère, se marient en robe noire, avec le voile blanc, la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger. C'est d'un effet étrange et touchant.

ANN SEPH.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JANVIER, a eu lieu le 4 février, dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix, No. 1,868.....	\$50
2e prix, No. 995.....	25
3e prix, No. 9,076.....	15
4e prix, No. 25,469.....	10
5e prix, No. 3,085.....	5
6e prix, No. 29,133.....	4
7e prix, No. 23,409.....	3
8e prix, No. 18,988.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

5	5,833	12,072	16,852	23,021	27,601
108	6,962	12,121	17,219	23,379	28,587
308	7,292	13,237	17,732	23,567	29,139
436	7,468	13,339	17,974	23,642	29,303
563	7,920	13,349	18,075	23,707	30,056
565	8,142	13,511	18,718	24,380	30,277
723	8,184	13,701	19,570	24,601	30,633
746	8,818	14,123	20,694	25,239	31,351
785	8,886	14,957	20,810	25,368	31,461
1,215	9,327	15,370	20,956	25,617	31,606
3,012	10,070	15,685	21,408	26,552	31,700
4,334	10,382	15,894	21,783	26,749	31,776
5,183	10,397	16,210	21,817	26,964	31,794
5,346	11,159	16,496	22,922	27,048	31,898
5,420		11,402			

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de janvier, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

—On se souvient que l'empereur Guillaume avait fait don à la cathédrale de Cologne d'une cloche magnifique. Les habitants l'ont entendue sonner, pour la première fois, en l'honneur du Jubilé de Sa Sainteté Léon XIII.

CHOSSES ET AUTRES

—On récolte actuellement en Floride des pois verts, des patates neuves et des melons d'eau.

—D'après une statistique qui vient d'être publiée, les papes qui ont célébré leurs noces d'or avant Léon XIII sont: Jean XII, Grégoire XII, Calixte III, Paul III, Paul IV, Innocent X, Clément X, Innocent XII, Benoît XIV, Pie VII, Grégoire XVI, Pie IX.

—Les Russes vont construire le plus grand chemin de fer du monde entier. Il traversera la Sibérie, aura deux fois la longueur du Pacifique Canadien, et amènera St-Petersbourg, à quinze jours de route de Vladivostock, sur l'océan Pacifique. Le pays qu'il traversera est bien pourvu d'habitants, et cette voie ferrée augmentera énormément les forces militaires de la Russie.

—Une femme cosaque de Tchernigoff a mis au monde un enfant du sexe féminin, dont le cœur se trouvait absolument à nu à la surface de la poitrine. L'organe, qui mesurait cinq centimètres environ, affectait la forme de mamelons accouplés qu'une membrane partant du point de tangeance rattachait à la poitrine. Il suffisait de poser le doigt sur le cœur pour que la respiration s'arrêtât net. Toutes les autres parties du corps étaient bien constituées. On constatait seulement une assez forte inflammation sur la partie abdominale. Le phénomène n'a pas vécu plus de deux heures.

—Les récentes améliorations dans les télescopes ont permis aux astronomes de faire des découvertes intéressantes, et Sig. Schiapaselli, de Milan, qui a le plus bel instrument du monde entier, avance positivement que la planète Mars est habitée par un peuple qui ressemble un peu au nôtre. Il a fait l'étonnante découverte d'une série de canaux dans cette planète. Ils ont presque cent milles de largeur et s'étendent de la mer vers l'intérieur. D'après le professeur E. A. Boyle de St-Louis, d'autres astronomes ont vu le même phénomène. Il est connu qu'il tombe de la neige et de la pluie sur la planète Mars, tandis qu'il y a des témoignages indubitables de vie animale.

—Voici quelques unes de ces bizarreries qui causent tant d'embarras aux étrangers qui veulent se familiariser avec la langue française:

- Nous portions les portions.
- Les portions, les portions-nous?
- Les poules du couvent couvent.
- Mes fils ont cassé mes fils.
- Il est de l'Est.
- Je vis ces vis.
- Cet homme est fier, peut-on s'y fier?
- Nous éditions de belles éditions.
- Nous relations ces relations intéressantes.
- Nous acceptions ces diverses acceptions de mots.
- Nous inspections les inspections elles-mêmes.
- Nous exceptions ces exceptions.
- Je suis content qu'ils content cette histoire.
- Il convient qu'ils convient leurs amis.

—A propos du jubilé de Léon XIII, les journaux ont parlé de sa vie et des nombreuses anecdotes qui s'y rattachent; mais on en a oublié une des plus curieuses. Le jour même où les cardinaux entrèrent en conclave, après la mort de Pie IX, le cardinal Pecci reçut une lettre d'un avocat napolitain, M. Porcari, qui parlait d'une vision extraordinaire qu'il avait eue.

Voici cette lettre:

Eminence,

Ma femme, dévotée depuis quelques années, m'est apparue hier, et, d'une voix très claire et très intelligible, m'a annoncé que le nom qui sortirait de l'urne pour l'élection du nouveau pape serait celui du cardinal Pecci, lequel prendrait le nom de Léon XIII. Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, Eminence, mais je ne me permets pas moins de vous donner cette nouvelle, persuadé qu'elle vous fera plaisir. En revanche, je vous demande une grâce: je voudrais être un des premiers à recevoir la bénédiction apostolique quand vous auriez été nommé.

Le cardinal Pecci, après avoir lu cette lettre, dit à Mgr Foschi, son conclaviste:

—Tenez, mettez cette lettre dans votre poche: vous me la rendrez quand le conclave sera terminé.

La prédiction se réalisa, et Léon XIII, une heure après son élection, envoya sa bénédiction à M. Porcari.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 347.—CHARADE

Quel que soit mon Dernier, il suffit qu'y pa-
Mon Premier, pour qu'autour de lui chacun
La fortune a toujours eu ses adulateurs.
Ministre tout-puissant, de mon Tout la mé-
A tout jamais sera célébrée dans l'histoire ;
Car il fut de la France un des grands servi-
[raïse]
[s'empresse :]
[moire]
[tête].

No 348.—ENIGME

On ne veut me faire à personne,
On le soutient, on le croit, et pourtant,
Si l'on discute, ou qu'on raisonne,
A son prochain l'on me donne à l'instant.

No 349.—LOGOGRIFFE

D'être ce que je suis avez-vous le bonheur ?
Félicitations sincères, cher lecteur.
Une chose, à présent, pour vous surprendre est
Il faut pour être Entier, qu'on me tranche la
[faite :]
[tête].

SOLUTIONS :

No 344—Les caractères changent en gran-
No 345—Le mot est : Couronne.
No 346—120 milles.

ONT DEVINÉ :

M. l'abbé F. Venant Charest, Wotton ; W.
Meloche, Saint-Gabriel ; Frs. Xavier Clou-
tier, l'Islet ; Mlle Flore Gélina, Yamachiche ;
Marceline Julien, Ottawa ; Moïse Laurin,
Florian Robillard, Beauharnois ; Mlle Clara
Goyer, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Rodolphe
Monty, Mlle Ernestine Goyer, Ernest Cinq-
Mars, Albert Lafortune, François Paradis,
Montréal.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de per-
sonnes, nous avons ouvert un dépôt de la
célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le-
febvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où
l'on pourra toujours s'en procurer au verre,
par une pompe automatique et hydraulique,
au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.



Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Bronchites Enrouements
Rhumus Catharre Etc, etc

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. In-
faillible dans tous les cas. Demandez-le à votre
pharmacien. Expédiez aussi franco par la
malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Lagacchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES ;

Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricots Français, Anglais, Ecosais dans les patrons les plus fashion-
nables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, ainsi que
toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne



DIFFICULTE VAINCUE

Dans les cas de maladies, une des plus grandes dif-
ficultés de nourrir les patients peut être vaincue facile-
ment en fortifiant la digestion et le système par
l'emploi du grand donneur de muscles le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Piété, reliures riches. Articles
Religieux, Chapelets, Médailles, Médaillons et Croix. — Albums pour photographies, Albums
à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants
et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la malle, à
toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18-RUE SAINT-LAURENT-18

MONTREAL

AVIS IMPORTANT

Afin d'écouler notre présent stock, qui est encore très considé-
rable, et afin de faire place aux nouvelles marchandises du printemps,
nous avons réduit nos prix de

10 POUR CENT

Nous donnons de plus un escompte spécial pour le comptant pro-
portionné à l'importance de la commande. Tous nos meubles sont
de première classe.

Wm. KING & CIE.,

NO 652, RUE CRAIG

N. B.—Toutes commandes gardées en magasin jusqu'au premier
mai gratis.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bo-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 4 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSES DES SŒURS) MONTREAL

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

THIS PAPER may be found on file at Geo. P.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertiser's
contracts may be made for in NEW YORK.

CHEZ S. A. DE LORIMIER
(SUCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en mon-
tant. Chaussettes en mérinos ou en laine ex-
tra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de
l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 15 FEVRIER PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

LES CENTAINES DE PERSONNES

Qui se servent de notre célèbre

Eau minérale de Saint-Léon

Confirmation, avec plaisir, le témoignage
suivant :

M. A. Poulin, gérant de la Compagnie d'Eau
Minérale de St-Léon,

Monsieur.—C'est avec le plus grand plai-
sir que j'affirme que votre eau minérale de
St-Léon m'a complètement guérie des rhuma-
tismes, des maux de têtes et des indigestions
dont je souffrais depuis nombre d'années, cure
qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous
pouvez publier ce certificat si vous le jugez à
propos. Votre dévouée,

MADAME LÉGER,
Rue Porchester, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St-
Léon est vendue, en gros et en détail, par la
Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et
par les agents autorisés, à 25 cents le gallon.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de
dix lignes dans un million de numéros des
principaux journaux américains et cette publi-
cation aura lieu dans un délai de dix jours. Ce
prix établit le taux à un cinquième de cent la
ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro
de chaque journal et, par conséquent, passera
sous les yeux de un million d'acheteurs de dif-
férents journaux ; — ou cinq millions de lec-
teurs, s'il est vital, comme on l'a déjà dit, que
chaque journal acheté est lu par au moins cinq
personnes en moyenne. Dix lignes font environ
75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque,
ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages,
GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST.,
NEW-YORK.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 11 février 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

—EST-CE que c'est tout? murmura-t-il d'un ton légèrement moqueur.
Le baron répondit affirmativement.
—Hum! hum! reprit le vieillard, cela vaut peu de chose! très peu de chose. Le collier de l'autre jour, à la bonne heure... C'était un vrai bijou, ce collier! mais aujourd'hui... hum! hum!...

Il jeta dédaigneusement les humbles joyaux dans une des balances à peser l'or, et il demanda :

—Qu'est-ce que vous prétendez me vendre cela?

—J'en veux quinze louis...

—Miséricorde, quinze louis! s'écria le juif avec un ricanement sourd, pourquoi pas tout de suite quinze mille livres?

—Que m'offrez-vous?

—Cinq pièces d'or, et c'est bien payé...

Une discussion s'engagea entre le gentilhomme et l'usurier. Le résultat de cette discussion fut que Lascars toucha dix pièces d'or pour des objets qui valaient un peu plus du double. Muni de cette pincée d'or qu'il voulait offrir en sacrifice au démon du jeu, le gentilhomme quitta l'ancre de Salomon, sortit de la ruelle, traversa la place et gravit à son tour l'escalier lumineux du Cursaal. Il ne fit que passer, sans s'y arrêter, dans les salles de bal, où cependant de charmantes femmes et de gracieuses toilettes sollicitaient son attention, et il rejoignit le vicomte de Cavaroc qu'il trouva devant une table de roulette; la mine un peu sombre, et froissant d'une main distraite les dentelles de son jabot. Il lui toucha légèrement l'épaule. Le vicomte se retourna.

—Ah! vous voilà, baron... dit-il, il me semble que votre absence a duré plus long temps qu'il n'était convenu...

—Dix minutes à peine... Et vous, déjà au feu! quelle ardeur! êtes-vous en veine, au moins? gagnez-vous?

—Non pas, je perds...

—Cela devait être...

—Pourquoi?

—Vous savez le proverbe, fit Lascars en souriant : *malheureux au jeu...*

—Oui... oui... interrompit vivement Cavaroc, je sais, mais votre proverbe n'est qu'un sot; je me suis promis à moi-même de le faire mentir, et je me le promets encore...

La promesse imprudente du vicomte ne devait point recevoir ce soir-là son accomplissement. Au bout de moins d'une heure, Cavaroc avait perdu jusqu'au dernier sou de la somme assez ronde enfermée dans sa poche, et Lascars, non moins rigoureusement traité par la fortune, était de son côté parfaitement à sec. Lorsque leur déconfiture fut complète, les deux hommes se regardèrent; les figures allongées et décomposées qu'ils se présentaient leur parurent mutuellement si comiques

que chacun d'eux se mit à rire de son compagnon, et que cette hilarité réciproque dissipa leur ennui.

—Après tout, que m'importe? murmura Cavaroc, il me reste au logis plus de cent louis... la veine ne me sera pas toujours contraire, et d'ailleurs l'avenir est grand...

—Que m'importe? se disait Lascars en même temps, je n'ai pas besoin d'argent cette nuit, et demain matin je serai riche...

—Mon cher baron, reprit le vicomte à haute voix, je crois que, présentement, le seul parti qui nous reste à prendre est d'aller souper... qu'en pensez-vous?

—Je suis tout à fait de votre avis, et le souper sera d'autant mieux le bienvenu que je me sens en grand appétit...

—Venez donc...

Les deux gentilshommes quittèrent le Cursaal, et prirent à travers la ville une direction opposée à celle par laquelle ils étaient arrivés.

—Ne m'avez-vous pas dit, mon cher vicomte, que vous ne demeuriez point dans une hôtellerie?

guère, car il est nouvellement marié, et chaque soir il sollicite de moi la permission d'aller rejoindre sa femme, permission que je lui accorde avec empressement... Son absence me donne une liberté absolue et me permet d'aller et de venir à ma guise chaque nuit, sans donner naissance à des commérages et matière à des commentaires.

—Vous piquez au vif ma curiosité, mon cher vicomte... dit Lascars, j'entrevois sous vos paroles quelque chose de très mystérieux et qui déjà me fait l'effet d'un roman...

—Un peu de patience... vous saurez tout.

—Sommes-nous loin encore?

—Nous voici arrivés...

Depuis un instant Lascars et Cavaroc suivaient une rue sans maisons, bordée à droite et à gauche par des murailles de jardin, au-dessus desquelles s'élevaient les rameaux touffus de grands arbres. Le vicomte s'arrêta devant une porte peinte en blanc, il ouvrit cette porte avec une clé tirée de sa poche et il fit entrer son compagnon dans un jardin très ombragé, au fond duquel une lumière

derrière une vitre annonçait la présence d'une habitation. Un instant après, les deux gentilshommes avaient franchi les marches d'un peron demi-circulaire et pénétraient dans une pièce servant de salon et de salle à manger à Cavaroc. Cette pièce était tendue en vieilles tapisseries de Flandre, représentant des kermesses et des noces de village. Un lustre de cuivre, comme on en voit dans les tableaux de Terburg, de Miéris et d'Ostade, pendait au plafond. Une glace de Venise, au cadre de cristal et d'étain, s'inclinait audessus de la cheminée dont le manteau supportait une pendule de cuivre et d'écaïlle et deux candélabres chargés de bougies. Au milieu de la chambre, une table toute servie offrait un coup d'œil réjouissant pour un coloriste, et délectable pour un gourmet. Un rôt de gibier à croûte blonde formait le plat de résistance; à sa droite se voyait un faisand de Bohême, revêtu de son plumage éblouissant; à sa gauche un homard énorme étalait sa carapace; d'un rouge vif. Nous ne disons rien des confitures, des pâtes sucrées, des friandises de toutes sortes destinées au dessert. Pour compléter la belle ordonnance de ce petit festin, deux bouteilles de vin de Johannisberg, minces et longues, allongeaient leurs cous de cigogne à côté de deux carafons trapus, taillés à facettes, et remplis d'un vin de Xérés semblable à des topazes en fusion. Cavaroc prit les deux



J'arrivai au Cursaal l'un des premiers, et je me plaçai en observation.—Page 68, col. 2.

demanda Lascars.

—Je vous l'ai dit en effet... répliqua Cavaroc, une hôtellerie est un lieu public... Quiconque l'habite devient forcément le point de mire de la curiosité malfaisante et de l'espionnage de tous ses voisins, aussitôt qu'une apparence de mystère se rencontre dans sa vie.

—Rien au monde n'est plus certain, appuya Lascars.

—Or, par suite de circonstances qui vous seront bientôt connues, poursuivit le vicomte, je dois prendre de grandes précautions contre la curiosité et contre l'espionnage... J'ai cherché, et j'ai fini par découvrir une petite maison isolée, pourvue d'un ameublement modeste mais suffisant, et située au milieu d'un grand jardin... j'ai loué cette maison, et je l'habite seul avec un valet du pays, un brave garçon qui ne me gêne

candélabres, alluma toutes leurs bougies et les plaça sur la table qu'ils éclairèrent *a giorno*.

—Voilà ma Thébaïde, dit-il ensuite, comment la trouvez-vous?...

—Fort charmante, ma foi... répondit Lascars, vous êtes ici logé comme un prince...

—Comme un prince sans apanage! répliqua le vicomte en riant, toujours est-il que je me plais dans cette bicoque... Les antiquailles qui m'entourent font encore assez bonne figure, quoique terriblement passés de mode, et parfois, en regardant ces tapisseries fanées et ces meubles du bon vieux temps, je prends plaisir à me figurer que je suis le contemporain de mon trisaïeul... Mais ce n'est pas de mes imaginations folles qu'il s'agit... à table, cher baron!... livrons à ce pâté une attaque vigoureuse... il est du bon faiseur, et je me plais à croire que vous en serez content.

Lascars et Cavaroc s'assirent en face l'un de l'autre et entamèrent le souper avec toute l'énergie d'appétits aiguisés et d'estomacs robustes et complaisants. Le pâté de gibier fut battu en brèche et son éloge proclamé très haut. Le faisan lui succéda, puis vint le tour du homard. Les convives ne firent pas moins d'honneur aux liquides qu'à la partie solide du repas. Le Xérès et le Johannisberg furent fêtés tour à tour avec le respect qui leur était dû, et les longs verres à pattes, en forme de tulipes, ne restèrent jamais ni vides, ni pleins, ainsi que le veut le refrain de la chanson. Quand la première ardeur de l'appétit et le premier feu de la soif furent apaisés, Lascars se renversa en arrière, sur sa chaise d'ébène à dossier de velours un peu terni, et il dit :

—Vous m'avez promis une confiance, mon cher vicomte, et je vous ai promis un conseil... J'attends la confiance ; le conseil ne se fera pas attendre, et, s'il ne dépend que de moi qu'il soit bon, il le sera...

V

—Peut-être vais-je abuser de votre patience, mon cher baron... dit Cavaroc en prenant la pose nonchalante d'un homme qui se prépare à raconter.

—N'ayez aucune inquiétude à ce sujet, répliqua Lascars.

—C'est que, continua le vicomte, mon récit sera sans doute, un peu long, malgré tous mes efforts pour condenser la substance en un petit nombre de paroles.

—Eh bien, qu'importe cela?... Je suis à coup sûr, le moins pressé de nous deux, puisque toute ma nuit vous appartient, tandis qu'il vous faudra bientôt me quitter pour aller à votre rendez-vous. De ceci je conclus fort logiquement, mon cher vicomte, que vous vous lasserez de raconter avant que je me lasse d'écouter.

—J'en accepte l'augure, fit Cavaroc en souriant, et je commence, sans plus tarder... Mais avant toutes choses, je dois vous entretenir brièvement de moi-même, car, bien que vous daigniez m'honorer de quelque sympathie vous n'avez sur le compte de votre serviteur que des notions assez vagues et fort peu précises.

—Si vagues et si incomplètes que soient ces notions, interrompit Lascars, je ne vous en tiens pas moins pour un excellent gentilhomme, et pour le plus aimable compagnon qui soit au monde.

—Ah ! baron ! s'écria Cavaroc en s'inclinant et en souriant, de grâce, ménagez ma modestie !

Puis il reprit :

—Je suis bon gentilhomme, le fait est positif, et c'est le plus clair de mon mérite... Les Cavaroc faisaient figure en Languedoc dès le huitième siècle, ce qui est joli, comme vous voyez... un de mes ancêtres prit part à la seconde croisade à la tête de trois cents lances, le fait est authentique, prouvé, indiscutable... J'ai d'ailleurs, ici même, dans un meuble de ma chambre à coucher, mon arbre généalogique, mes parchemins, mes papiers de famille, et je me propose de les mettre sous vos yeux afin de vous démontrer que nulle vanité sottise ne grandit à mes yeux le mérite de la tige dont je sors.

—Mon cher vicomte, répliqua Roland, je n'ai besoin d'aucune preuve pour être persuadé... Votre parole me suffit amplement. Un certificat signé *Chérol* et *d'Hozier* ne pourrait rien ajouter à ma conviction.

—Par malheur, poursuivit le vicomte, à mesure que, dans ma famille, les quartiers de noblesse s'ajoutaient aux quartiers, la fortune patrimoniale suivait une marche tout opposée, et le vieux blason des Cavaroc se dévorait de plus en plus. Depuis près de deux siècles, aucun membre de ma lignée n'avait pu paraître à la cour, et par conséquent se faire admettre aux grandes charges de la couronne, faute d'argent pour soutenir avec honneur l'éclat de son nom.

—Je suis fils unique. Mon père, le vicomte Roger de Cavaroc, m'éleva de son mieux, m'apprit tout ce qu'il pouvait m'apprendre des choses qu'un gentilhomme doit savoir, et quitta ce monde il y a quatre ans, me laissant pour tout héritage un vieux manoir délabré, situé sur une pointe de roc, entre Alby et Castres, et quelques terres assez peu fertiles rapportant, bon an, mal

an, deux mille écus... à ce modeste héritage, mon père joignit le conseil de faire un mariage riche, si j'en trouvais l'occasion, et de ne négliger rien pour relever l'antique splendeur de la race dont j'allais devenir l'unique représentant. Je n'usai pas d'abord de ma liberté. Pendant quelques mois je ne changeai rien à mes façons de vivre, chassant, comme par le passé, le lièvre et la perdrix, voyant peu de monde, bâillant souvent, me contentant enfin de ma situation mesquine, et n'ambitionnant ni la richesse, ni le luxe, que je ne connaissais pas. Un jour, je reçus et j'acceptai une invitation du gouverneur de la province qui donnait de grandes fêtes à l'occasion du mariage de monseigneur le dauphin avec l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette. Je passai toute une semaine au milieu d'enivrements sans cesse répétés, et quand je revins dans ce que j'appelais *mes domaines*, je compris pour la première fois, que je n'étais point fait pour mener indéfiniment l'existence insipide d'un hobereau, et je me persuadai volontiers que ma naissance et ma destinée m'appelaient à briller sur un vaste théâtre. Le riche mariage en outre, conseillé par mon père, ne pouvait devenir réalisable que si j'abandonnais au plus vite une solitude qui commençait à me sembler odieuse. Mon parti fut pris aussitôt. Je gardai le château dont je portais le nom, et quo d'ailleurs était sans valeur ; je vendis les terres qui formaient ses dépendances et je partis pour Paris, muni d'une somme assez ronde, très convaincu que, grâce à mon origine et à mes alliances, toutes les portes s'ouvriraient devant moi, et qu'une foule de jeunes filles, plus belles et plus riches les unes que les autres, brûleraient du désir de m'apporter des millions, en échange du titre sonore de vicomtesse de Cavaroc.

.....
Le narrateur s'interrompt.

—Ah ! baron, dit-il, je vous vois sourire... Vous moquez vous de moi, par hasard ?

—En aucune façon, mon cher vicomte, répondit Lascars, je souris en effet, mais mon sourire n'a rien d'ironique... Vos illusions étaient naturelles ; je parierais volontiers qu'elles furent de courte durée.

—Pariez hardiment ! vous gagnerez ! fit Cavaroc avec un soupir. La désillusion fut prompte en effet... Je ne connaissais personne à Paris... les lettres d'introduction me manquaient, les grands seigneurs dont j'étais le parent ou l'allié se souciaient peu, sans doute, de reconnaître et d'accueillir un gentilhomme provincial sans fortune, bref, toutes les portes auxquelles je frappai restèrent closes...

—Quand aux jeunes filles qui devaient s'éprendre de ma personne et se disputer l'honneur de redorer mon vieux blason, elles ne brillèrent que par leur absence... j'en fus pour mes frais de naïveté... Ce qui suivit, baron, vous le devinez sans doute. J'avais soif de mouvement, de plaisir, de vie en un mot.

—Je me jetai à corps perdu au milieu des tourbillons de ce monde facile où l'on est sûr d'être bien accueilli, pourvu qu'on soit de tournure élégante, qu'on s'habille chez un tailleur en renom, et qu'on ait de l'or dans ses poches. L'argent de mes terres languedociennes se fondit comme une neige au soleil... il me devint possible et facile de prévoir le moment fatal où je serais complètement à sec. L'homme qui se noie se raccroche à toutes les branches... J'imitai ce nageur en péril. Je devins joueur pour fuir la misère... La dame de cœur et le roi de trèfle me furent tout d'abord favorables ; je gagnai d'assez grosses sommes qui réparèrent les brèches faites à mon petit capital, et me soutinrent tant bien que mal sur les flots mobiles où j'étais sans cesse au moment de disparaître. C'est pendant cette période de mon existence, monsieur le baron, que j'entendis parler de vous, de votre élégance incomparable, de votre libéralité sans bornes, des splendeurs de votre luxe, enfin de ces mille qualités brillantes qui vous mettent en première ligne parmi les seigneurs les plus accomplis.

—Ah ! vicomte, vicomte... interrompit Lascars en riant, de grâce, arrêtez-vous !... pas un mot de plus, je vous en supplie !... Vous me lapidez à coups de louanges !... au secours !... au secours ! je suis un homme mort !

—Je ne dis que la vérité, répliqua vivement

Cavaroc, et j'en atténue l'expression... Donc je ne vous connaissais que de vue, mon cher baron, j'ambitionnai l'honneur de vous être présenté, et j'allais faire les démarches nécessaires pour arriver à ce résultat, lorsque tout à coup, il y a de cela six mois, la mauvaise humeur de mes créanciers, car, hélas !... j'avais des créanciers ! me mit dans la nécessité fâcheuse, de quitter brusquement Paris et même d'abandonner la France...

—Voilà qui est vraiment merveilleux ! pensa Lascars, la situation du vicomte et la mienne se ressemblent comme deux gouttes d'eau ! Ce gentilhomme est fait à mon image de toutes les façons !

—Il me restait cinq ou six mille livres... poursuivit Cavaroc, je n'avais point de prédilection spéciale pour un pays plutôt que pour un autre, une fois la frontière franchie, j'allai au hasard, tout droit devant moi, et le hasard me conduisit à Aix-la-Chapelle... Je comptais ne passer dans cette ville que quelques jours et continuer ensuite mes pérégrinations vagabondes... Il devait en être tout autrement, et j'ai de fortes raisons pour croire que le plus grand acte de ma destinée doit s'accomplir ici. Ce que vous venez d'entendre, mon cher baron, est en quelque sorte le préambule de ce qui me reste à vous raconter... Vous savez désormais d'une manière certaine et positive qui je suis et ce que je veux, vous allez apprendre l'aventure dans laquelle je me suis engagé, et à propos de laquelle je vais vous demander vos conseils, peut-être même votre coopération active.

—Tout cela vous est d'avance acquis, n'en doutez pas ! dit Lascars. Continuez donc, vicomte, et continuez vite, car votre début excite au plus haut point ma curiosité.

—Voici les faits... dit Cavaroc, les voici purement, sans circonlocutions et sans périphrases : une semaine environ après mon arrivée à Aix-la-Chapelle, il y avait grande fête au Cursaal, en l'honneur de je ne sais quelle solennité nationale ; les plus notables habitants de la ville et des environs devaient se réunir aux étrangers dont l'influence était grande en ce moment.

—Dans une situation aussi peu réjouissante que la mienne, je recherchais par-dessus toutes choses les distractions ;—j'allai donc au Cursaal où courrait la foule, et comme je ne connaissais personne au milieu de cette foule, je me promis d'être plus assidu dans les salles de jeu que dans les salons de danse. J'avais pris en quittant l'hôtel une trentaine de louis ; je les perdus successivement après des alternatives qui durèrent jusqu'à minuit. Une fois ma dernière pièce d'or évanouie, il ne me restait qu'à me retirer, et c'est ce que j'allais faire, lorsqu'en traversant la grande galerie où l'orchestre mettait en mouvement les danseurs les plus nombreux, je me trouvai à quelques pas d'une jeune fille qui fixa mon attention à tel point qu'il me devint impossible de détacher les yeux de son charmant visage. Cette jeune fille ne vous semblerait pas jolie peut-être, mon cher baron, si vous n'aimez que ces blondes et roses créatures qui ressemblent à des bergères de Watteau, ou à des nymphes de Boucher... Elle me parut, à moi, ravissante. Figurez-vous une enfant de seize ans à peine, grande et mince, très pâle, mais d'une pâleur mate et légèrement dorée qui n'avait rien de maladif, avec de grands yeux noirs, des sourcils noirs, et une immense chevelure aussi sombre que ses sourcils et ses yeux. Elle ne portait pas de poudre. Une rose rouge formait l'unique ornement de ses nattes d'ébène. Une guirlande de roses rouges garnissait sa robe blanche. On ne voyait, dans toute sa toilette, qu'un seul bijou, un collier dont chaque perle devait avoir une valeur énorme, car toutes étaient d'une grosseur surprenante et d'un *Orient* incomparable. Cette jeune fille dansait avec un officier autrichien, en grand costume, étrangement roide, et retroussant de seconde en seconde ses incommensurables moustaches. Elle semblait ne prendre aucun intérêt à la conversation de son cavalier ; elle l'écoutait distraitement, elle lui répondait à peine, et seulement par monosyllabes. L'orchestre se tut. Le menuet venait de finir. L'officier fit à sa danseuse un salut compassé, la ramena cérémonieusement à la place où il l'avait prise, salua de nouveau, tordit sa moustache, roidit son torse, et, battant

en retraite à reculons, se perdit dans la foule de l'air d'un homme enchanté de lui-même.

« Naturellement, continua Cavaroc, je me rapprochai de l'endroit où la jeune fille venait de s'asseoir, et je me plaçai de manière à pouvoir la regarder et l'admirer tout à mon aise. A côté d'elle se trouvait une dame d'une cinquantaine d'années, de haute mine et de physionomie glaciale. L'orgueil éclatait sur son front; la sévérité la plus inflexible se lisait dans son regard rigide. Tout son visage offrait l'expression d'une autorité sûre d'elle-même et qui ne souffre pas de contrôle. Cette dame se penchait vers la jeune fille, elle lui parlait tout bas, et à je ne sais quel air de famille, il me fut facile de deviner qu'elle devait être sa mère, ou du moins sa très proche parente. Derrière ces deux femmes se tenaient debout deux jeunes gens d'une étrange gravité. Le premier pouvait avoir vingt-cinq ans et le second vingt-deux ou vingt-trois. Qui voyait l'un, voyait l'autre, tant leur ressemblance était frappante. Le type germanique le plus complet s'incarnait en eux; leur taille gigantesque attirait l'attention; leurs épaules larges et carrées semblaient de force à soulever le monde; la délicatesse rosée de leur teint, leurs cheveux et leurs moustaches, d'un blond presque blanc, contrastaient d'une façon bizarre avec cette apparence athlétique. Leurs yeux, d'un bleu de bluet, lançaient des regards durs, perçants, presque farouches. Bref, dans ces physionomies caractéristiques, il y avait du gentilhomme, mais il y avait aussi du sauvage. Je ne supposai pas que le moindre rapport pût exister entre ces Teutons de pur sang et la pâle jeune fille aux roses rouges. Le jour et la nuit sont moins dissemblables que ne l'étaient ces géants blonds et cette enfant brune. Tandis que je m'absorbais dans une contemplation extatique, l'orchestre préluda, annonçant qu'une nouvelle figure allait commencer. Je ne me charge point de vous expliquer, mon cher baron, à quel sentiment spontané, irréfléchi et irrésistible, j'obéis à mon insu. Je ne l'ai pas compris moi-même tout d'abord. Je me trouvais debout, à deux pas de la jeune fille, sans savoir comment j'étais venu là. Je m'inclinai devant elle et je la priai d'une voix très émue de me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier. A peine avais-je parlé qu'elle rougit jusqu'au front; en même temps je vis une expression d'étonnement se peindre sur le visage de la dame aux allures sévères, et se refléter comme un double miroir sur les traces carrées des deux géants. Involontairement je me demandai si je venais de commettre une chose exorbitante, de rompre en visière aux plus simples convenances, et j'allais vraisemblablement adresser cette même question à l'un des jeunes gens blonds, dont la stupeur visible me semblait insolente. Lorsque la matrone aux grands airs, après m'avoir examiné de la tête aux pieds, trouvant sans doute que mon apparence était celle d'un gentilhomme, fit un signe de consentement. La brune enfant, redevenue pâle, appuyée aussitôt sa petite main gantée sur la mienne, et nous primes place parmi les couples que les accords de l'orchestre mettaient en mouvement. Peu de paroles furent échangées entre nous. J'étais rentré en possession de mon sang-froid, mais une insurmontable timidité me paralysait, et j'avais toutes les peines du monde à débiter sans trop de gaucherie ces lieux communs de conversation courante qui sont de mise dans un bal. Ma danseuse, au contraire, semblait fort à son aise; elle me répondait sans le moindre embarras, avec une aisance parfaite, et je ne retrouvais pas, sur son délicieux visage, cette expression d'ennui dédaigneux qui m'avait frappé quand l'Autrichien en grand uniforme lui servait de cavalier. Je le revis au bout d'un instant, cet Autrichien. Il était debout, juste en face de moi et de la jeune fille, dans un groupe qu'il dominait de toute la tête. Il me regardait fixement, d'un air qui tenait le milieu entre l'inquiétude et la malveillance. Je répondis à cet espionnage manifeste par un regard de défi. L'officier me déplaisait à miracle. L'idée d'une rencontre avec lui me souriait fort! Mais sans doute il était d'humeur peu belliqueuse, car il tourna et je le perdis momentanément de vue. A une heure du matin, la matrone aux grands airs quitta sa place, prit le bras de la jeune fille et se dirigea vers la porte principale des salons. Les deux géants à moustaches blondes s'ébran-

lèrent en même temps et formèrent l'arrière-garde. Je marchai à quelques pas derrière eux. Auprès de la porte l'officier les rejoignit et leur parla vivement, sans qu'il me fût possible d'entendre ses paroles. Sous le vestibule, un grand valet de pied en riche livrée attendait avec des pelisses qu'il plaça sur les épaules des dames, puis il s'élança dehors et fit un appel; un carrosse armorié s'avança jusqu'au bas de l'escalier. Les deux dames et les deux jeunes gens s'installèrent dans ce carrosse. L'Autrichien, debout auprès de la portière, prit congé et se répandit en salutations et en sourires, puis l'équipage s'ébranla. Je le suivis.

—Peste, mon cher vicomte, interrompit Lascars en riant, il me semble que l'enfant pâle aux cheveux noirs commençait à vous tenir furieusement au cœur!

—Elle exerçait sur moi une véritable fascination, répondit Cavaroc. Certes, je ne songeais encore ni à l'aimer ni à me faire aimer d'elle, et cependant j'éprouvais l'impérieux besoin de me dire: Je la reverrai. Les chevaux prirent le grand trot. Je me mis à courir de toute ma vitesse. Heureusement l'équipage n'allait pas loin, sans cela j'aurais dû renoncer à ma poursuite, car au moment où le carrosse s'arrêtait devant une grille qui s'ouvrit pour le laisser passer, je tombai sur une borne, sans force et sans haleine, et, pendant plusieurs minutes, je crus que mon cœur, trop dilaté par ma course folle, allait éclater dans ma poitrine. Mais, que m'importait cette souffrance. J'avais atteint mon but. Je savais ce que je voulais savoir. Dès que cette prostration écrasante se fut dissipée, j'examinai avec attention les lieux où je me trouvais. Je gravai dans ma mémoire le nom de la rue, puis je regagnai mon logis et je me jetai sur mon lit, où, pendant tout le reste de la nuit, je ne fermai pas l'œil. Le lendemain matin, dès la première heure, je commençai mes recherches et je parvins sans peine à retrouver la grille. Elle donnait sur un vaste jardin, ou plutôt sur un parc; au bout d'une avenue d'arbres séculaires se voyait un hôtel vraiment princier. Je me livrai aussitôt à la chasse aux renseignements, et j'appris que cet hôtel appartenait à une grande dame, veuve et très riche, la baronne de Capellen, qui l'habitait avec ses fils, Valentin et Karl, et avec sa fille Marguerite, car les deux géants blonds et roses, aux longues moustaches et aux yeux farouches, étaient les frères de l'enfant pâle aux cheveux noirs! La nature a d'étranges caprices, et, comme le dit notre poète: «Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable!» Je poussai plus loin mes investigations; je semai à droite et à gauche bon nombre de pièces d'or; je questionnai des fournisseurs, je fis parler des valets et je finis par découvrir qu'il était vaguement question d'un mariage entre Marguerite de Capellen et un certain comte Magnus de Rolandseck, jeune Germain deux fois millionnaire et jouissant du grade de capitaine dans l'armée de Sa Majesté très catholique l'empereur d'Autriche. Je me dis à l'instant même que le comte de Rolandseck devait être cet officier si roide et si content de lui-même dont je vous ai parlé tout à l'heure, et qui m'avait déplu au delà du possible. Je ne me trompais pas. Une fois ces renseignements obtenus, je me mis à réfléchir, je me rendis compte de la situation, et j'en établis ainsi le bilan; d'un côté, une belle jeune fille, amplement dotée, presque fiancée déjà, et entourée d'une famille sévère et hautaine. D'autre part, votre serviteur, c'est-à-dire un très bon gentilhomme, sans un sou, criblé de dettes et forcé de s'expatrier pour cause de contrainte par corps. Ce pauvre diable de gentilhomme, dans de telles conditions, pouvait-il avoir la moindre chance de supplanter le prétendu officier et d'obtenir la main de la jeune fille millionnaire? Non, cent fois non!... n'est-il pas vrai? La situation était désespérée, c'est votre avis comme le mien, mon cher baron, j'en suis convaincu.

—Vicente, répondit Lascars d'un ton sentencieux, je ne puis admettre qu'il y ait en ce monde une situation désespérée. La force de volonté, la persévérance, le hasard surtout, triomphent chaque jour des obstacles qui semblaient le plus insurmontables. Tout est possible, voilà mon avis, tout est possible, même l'impossible.

—La suite de mon aventure, jusqu'à présent

du moins, semble vous donner raison, continua Cavaroc, vous en aurez bientôt la preuve. J'étais fermement convaincu que je ne pouvais arriver à rien, et je n'en recherchais pas moins toutes les occasions de voir Marguerite de Capellen. Ces occasions devaient être assez fréquentes dans une ville comme Aix-la-Chapelle, où les fêtes du Cursaal réunissent l'élite de l'aristocratie. Je dansai plusieurs fois avec la jeune fille. Je trouvai moyen de faire connaître à la baronne mon nom et mon titre, et la fière patricienne, qui savait sur le bout du doigt le nobiliaire européen, accueillit depuis lors mes humbles saluts sans trop de hauteur, et me toléra d'assez bonne grâce parmi les danseurs de sa fille. Il me faudrait beaucoup de temps et beaucoup de paroles, mon cher baron, pour vous raconter en détails comment cette fascination, subie pour moi dès la première entrevue, se changea peu à peu en une passion sérieuse, et comment Marguerite écouta, non-seulement sans colère, mais encore avec une émotion du meilleur augure, les tendres aveux que je murmurais à son oreille, tandis que l'orchestre du Cursaal versait sur nous des torrents d'harmonie. J'eus le courage un soir, de lui parler de mon rival, de cet odieux comte de Rolandseck, auquel, disait-on, sa main était destinée. Elle me répondit en souriant que Magnus lui semblait l'être du monde le plus ridicule, et que s'il lui fallait choisir entre un tel époux et le couvent, elle choisirait le couvent sans hésiter. Le résultat de tout ceci fut que je perdis complètement la tête, que j'oubliai ce bilan si nettement tracé qui semblait me défendre la moindre espérance, et qu'un beau jour, en habit de gala, je sonnai à cette grille que je connaissais si bien, et je me fis annoncer chez la baronne. Madame de Capellen se trouvait dans son salon avec Valentin l'aîné de ses fils et avec Marguerite. La mère et le fils semblèrent très-surpris en entendant le valet de chambre prononcer mon nom. Ni l'un ni l'autre, cela était clair comme le jour, ne s'expliquait la visite d'un étranger qui ne leur avait point été présenté... La baronne, néanmoins, m'accueillit avec politesse, quoique avec roideur. Le fils aîné répondit à mon salut par un mouvement de tête à peine suffisant. Quand à Marguerite, devenue pourpre soudain comme une grenade en fleur, elle avait quitté le salon, ou plutôt elle s'était enfuie au moment de mon arrivée. Lorsque je me trouvais face à face avec cet insolent jeune homme et cette grande dame à l'air rogue, qui, muets tous deux et leurs regards fixés sur moi, paraissaient attendre l'explication de ma présence, je m'avouai tout bas que je venais de faire une démarche absurde, presque ridicule, et je comparai mentalement ma situation à celle d'un renard qui s'est jeté tête baissée dans une fosse d'où il ne sait plus comment sortir... Par malheur, je m'avisais de cela trop tard... *Le vin était tiré*, comme dit le proverbe, *il fallait le boire*.

« Il fallait à tout prix faire bonne contenance, continua Cavaroc, et ne point avoir l'air d'un sot, sous peine d'expirer de confusion devant les deux personnages que j'étais venus si follement affronter chez eux. Je me trouvais en face d'une grande glace, dans laquelle je me voyais de la tête aux pieds. Je fis des efforts héroïques et je parvins à donner à mon visage l'expression d'un calme que j'étais bien loin de ressentir. Ayant remporté sur mon émotion cette première victoire, j'entamai l'entretien résolument. Je parlai d'abord de moi-même, de ma naissance, des alliances de ma famille avec les plus illustres maisons de France, je parlai ensuite de mon château languedocien, je laissai supposer que les terres qui l'entouraient n'avaient pas cessé de m'appartenir, et quelques mots adroits, qui cependant ne pouvaient me compromettre dans le cas où l'on irait aux renseignements, permirent à mes auditeurs d'évaluer assez haut le revenu de ces terres. C'était de bonne guerre, n'est-il pas vrai, mon cher baron?

—Pardieu! je le crois bien! répliqua Lascars. En règle générale, selon moi, tout ce qui peut aider au succès me paraît légitime.

—La baronne et son fils ne faisaient point mine de m'interrompre, poursuivit le vicomte, ils m'écoutaient d'un air impassible, mais je surprénais de temps en temps un regard échangé entre eux, et ce regard signifiait clairement: *Pourquoi donc ce gentilhomme nous raconte-t-il ainsi ses affaires?*

Le moment décisif et terrible était arrivé. Je franchis le Rubicon. Je déclarai mon amour pour Marguerite, et j'ajoutai que je serais le plus fier et le plus heureux des hommes si j'avais l'honneur et le bonheur d'obtenir sa main... Ayant ainsi parlé, j'attendis. La physionomie de la baronne exprimait un redoublement de hauteur. Je vis sur les lèvres de son fils un sourire moqueur qui valait un soufflet et qui me fit monter le sang au visage. Je me dominais cependant, j'imposai silence à ma colère et j'attendis mon arrêt... Madame de Capellen ne me le fit pas attendre longtemps. Sa réponse brève, polie dans la forme, fut écrasante d'ironie contenue. Je ne saurais me rappeler les paroles mêmes de cette réponse, mais le sens était celui-ci : " Je ne prétends nullement, monsieur, que vous soyez un aventurier ; peut-être êtes-vous ce que vous dites ; je l'ignore, n'ayant d'autre garant que votre parole, qui est pour moi la parole d'un inconnu. Vous me demandez, dans de telles conditions, la main d'une jeune fille de grande maison et de grande fortune. C'est là une démarche qui ne saurait être prise au sérieux ; le mieux est donc de la regarder comme non avenue... Je ne me reconnais en aucune façon le droit de vous conseiller, peut-être cependant vous trouveriez-vous bien, à l'avenir, d'user de plus de réserve et de mettre plus de réflexion et de circonspection dans vos actes." Madame de Capellen, en terminant ce petit discours, se leva. C'était une façon très-claire de me faire comprendre que l'audience, surprise par moi plutôt qu'obtenue, était terminée. Il faut bien vous l'avouer, baron, dussé-je vous paraître très ridicule, je ne trouvai pas un mot à répondre. Je saluai la baronne, je regardai bien en face le géant, qui se frottait les mains d'un air de jubilation méchante, et je battis en retraite, la tête haute, mais la rage dans le cœur. J'étais furieux et j'étais désespéré. Pendant quelques minutes, le violent orage qui grondait dans mon âme, me rendit incapable de tout raisonnement suivi. Quand le calme me fut enfin revenu, je fis mon *mea culpa*, je confessai que je venais d'agir comme un niais, que j'avais non-seulement reçu une humiliation méritée, mais encore compromis gravement mes intérêts à venir, et j'ajoutai, en forme de conclusion, que, lorsque le vicomte de Cavaroc, parfaitement ruiné, voulait épouser Marguerite de Capellen, millionnaire, c'était d'elle seule qu'il fallait l'obtenir, et non de sa famille. Je me souviens même que je m'écriai, dans un transport impétueux : " Le dernier mot de tout ceci n'est pas dit ! Famille orgueilleuse que je déteste, j'aurai votre fille malgré vous ! je le jure à moi-même, et je tiendrai mon serment ! "

— Bravo ! vicomte ! interrompit Lascars, voilà une apostrophe qui me plaît ! J'aime à vous entendre parler ainsi... il est impossible qu'une résolution prise et formulée avec une si belle énergie, ne conduite pas un peu plus tôt ou un peu plus tard au succès ! Continuez, vicomte continuez... je m'intéresse à votre récit plus que je ne saurais dire.

— Grand merci de cet intérêt ! répondit Cavaroc vos suffrages me sont précieux, ils suffiraient pour me fortifier si le courage me faisait défaut.

Le vicomte rempli de vin de Xérès, couleur de topaze brûlée, un des verres à pattes en forme de tulipes ; il le vida d'un trait, puis il reprit :

— " J'écrivis, séance tenante, un billet touchant et passionné que je destinai à Marguerite. Je racontais à la jeune fille le triste résultat de la démarche tentée par moi auprès de la baronne... Je lui peignais mon désespoir amer, incurable, je lui faisais force serments d'éternel amour, et je terminais en affirmant que ma mort serait certaine et prompte, si ma bien-aimée devait me retirer son cœur. Cette lettre achevée, je la relus. C'était un chef-d'œuvre ! Oui, baron, un vrai chef-d'œuvre qui m'attendrait au point de faire couler mes larmes ; je ne les retins point et elles laissèrent sur le papier des traces éloquentes auxquelles nulle femme ici-bas n'aurait été capable de résister. Je pliai et je cachetai ma missive dont j'attendais le meilleur résultat ; seulement, une difficulté se présentait : Comment la faire parvenir à son adresse ? Je cherchai, et bientôt je crus avoir trouvé... Il y avait grande fête, le même soir, au Cursaal. Sans doute la baronne et Marguerite y viendraient... Il me serait impossible, je le

savais bien, de danser avec la jeune fille, mais au milieu du mouvement d'un bal, je saurais faire naître une occasion de m'approcher d'elle, et de la prévenir par un signe mystérieux, et de glisser ma lettre dans sa main complice. Un peu ranimé par cette espérance, j'arrivai au Cursaal l'un des premiers et je me plaçai en observation. Pendant plus de deux heures, mon attente fut vaine ; la baronne de Capellen et Marguerite ne paraissaient pas. Tout à coup je tressaillis. Une main lourde venait s'appuyer d'une façon brutale sur mon épaule, avec assez de force pour me faire ployer à demi. Je me retournai brusquement, prêt à châtier celui, quel qu'il fût, qui venait de se permettre à mon égard une agression si imprévue et si inconvenante ; ma colère naissante tomba pour faire place à l'étonnement quand je vis en face de moi les figures tout à la fois farouches et railleuses des deux gigantesques jeunes gens, Valentin et Karl Capellen. Ils étaient l'un et l'autre parfaitement calmes. Un mauvais sourire écartait leurs lèvres épaisses, et l'aîné, de la même main qui m'avait touché l'épaule, caressait ses moustaches blondes. J'allais parler : il ne m'en laissa pas le temps.

— Monsieur... dit-il.

" Il eut l'air de chercher dans sa mémoire, puis il ajouta :

— Excusez-moi... votre nom m'échappe... Veuillez me le rappeler, je vous prie.

— Le vicomte de Cavaroc, répliquai-je.

— Le vicomte de Cavaroc, soit, puisque c'est ainsi que vous vous faites appeler... reprit-il avec impertinence. Eh bien ! monsieur le vicomte, nous désirons, mon frère et moi, avoir avec vous un court entretien.

— Je suis à vos ordres, messieurs.

— Suivez-nous donc... continua Valentin, car, au milieu de cette foule, on s'expliquerait malaisément.

Les deux frères se dirigèrent vers un petit salon attenant aux sales de jeu, et qui se trouvait en ce moment à peu près désert. Je marchai très préoccupé, je dois en convenir, de ce qu'allait être cette explication avec deux hommes qui, sans le moindre doute, étaient mes ennemis. Aussitôt que nous eûmes franchi tous trois le seuil de la petite pièce, Valentin se retourna :

— Monsieur, me dit-il d'un ton qu'il voulait rendre foudroyant, ce n'est pas nous que vous comptiez voir ici cette nuit ?... ce n'est pas nous que vous attendiez ? cela est-il vrai ?

— Monsieur le baron, répliquai-je très froidement, je ne dois compte de mes actions et de mes pensées qu'à moi seul.

— Vous vous trompez, monsieur, s'écria le géant, vous m'en devez compte, à moi, quand ces actions et ces pensées se rapportent, directement ou indirectement, à l'un des membres de ma famille. Or, si vous êtes au Cursaal en ce moment, c'est que vous aviez l'espoir que ma mère et que ma sœur y viendraient. Ceci me déplaît, monsieur, à moi, l'aîné des Capellen... Voilà ce que je veux vous dire.

— Ceci vous déplaît, monsieur le baron !... répétais-je avec ironie, c'est un malheur, mais que puis-je y faire ?

— Vous pouvez éviter qu'une chose qui ne me convient pas se renouvelle à l'avenir... vous pouvez vous rendre à l'invitation que je vais vous adresser.

— Et cette invitation ?

— C'est de quitter Aix-la-Chapelle dès demain.

— La demande était tellement inattendue, la prétention si exorbitante que, malgré la gravité de la situation, je souris.

— Prenez garde, monsieur, reprit Valentin avec colère, prenez garde !

— A quoi, monsieur le baron ?

— A la manière dont vous allez me répondre. Etes-vous prêt à quitter la ville ? Oh ! pas d'hésitation ! pas de détours ! êtes-vous prêt, oui ou non ?

— Non, monsieur le baron, non ! cent fois non.

— Ainsi, vous refusez de partir ?

— Oui, cent fois oui !

— Je saurai vous y contraindre... ou plutôt je ferai mieux.

— Comment cela, monsieur le baron ?

— Quoiqu'il soit toujours pénible pour un homme tel que moi de se commettre avec un in-

connu, je vous ferai l'honneur de me battre avec vous... et je vous tuerais...

" Je devais être pâle comme un linceul ; mon cœur battait dans ma poitrine à me faire croire qu'il allait se briser. J'éprouvais une féroce envie de m'élançer sur le géant, quoiqu'il fût de taille et de force à m'étouffer en fermant les bras ! de le saisir à la gorge et de l'étrangler ! quand je l'entendis parler de duel, j'ouvris la bouche pour lui répondre : " Vous avez votre épée, j'ai la mienne, n'attendons ni une heure, ni une minute, battons-nous ! battons-nous à l'instant !... " Mais la réflexion m'arrêta. Un duel avec le frère de Marguerite rendait impossible, quelle que fût l'issue du duel, le mariage que je convoitais, mon intérêt et mon amour me dictaient donc impérieusement une ligne de conduite dont je ne pouvais pas m'écarter. Je me fis violence ; j'enfonçai mes ongles dans la chair de ma poitrine, sous les dentelles de mon jabot ; j'imposai silence aux battements de mon cœur et je répondis :

— Le frère de mademoiselle de Capellen est sacré pour moi !... Jamais, quoi qu'il fasse, je ne tirerai l'épée contre lui.

— Monsieur, reprit ensuite l'aîné des géants avec une expression d'indigne mépris... si j'avais pu conserver l'ombre d'un doute à votre sujet, ce doute s'évanouirait présentement... vous avez volé le nom et le titre que vous portez !... vous n'êtes point un gentilhomme, vous êtes un faquin ! un gentilhomme a du sang dans les veines, et vous n'en avez pas !... un gentilhomme est brave, et vous êtes un lâche !...

Comment me fut-il possible de rester maître de moi et de ne pas plonger mon épée jusqu'à la garde dans le cœur de Valentin, au moment où il me souffletait en plein visage par ces odieuses paroles ? Je ne me charge pas de vous l'expliquer. Sans doute je me dis : La véritable vengeance à tirer de cet homme est de prendre sa sœur malgré lui... Toujours est-il que je balbutiai d'une voix tremblante le ridicule adage avec lequel les poltrons essayent de sauvegarder leur couardise :

— Il y a souvent plus de vrai courage, monsieur le baron, à supporter une insulte qu'à mettre l'épée à la main... balbutiai-je.

Valentin me toisa de bas en haut, et ses yeux exprimèrent un immense dégoût.

— J'ai honte de penser, murmura-t-il, que je consentais tout à l'heure à croiser le fer avec cet homme ! c'était déshonorer mon épée !...

Puis s'adressant à moi, il ajouta :

— Maintenant, monsieur, voici mes ordres, et, si vous tenez à la vie, n'oubliez pas qu'il faut les suivre ! Je vous défends de vous souvenir que mademoiselle de Capellen existe ! Je vous défends de prononcer son nom ! Je vous défends de chercher à la revoir !... Une désobéissance serait votre arrêt ! vous voilà prévenu... Faites une démarche pour vous rapprocher de ma sœur, une seule, et je jure de vous tuer comme un chien, d'un coup d'épée ou de pistolet, sans miséricorde et sans remords !...

— Là-dessus Valentin reprit le bras de son frère et tous deux, me tournant le dos, sortirent ensemble du petit salon... Je tombai sur un siège et j'y restai pendant un temps assez long, muet, absorbé, anéanti, et plus semblable, je le suppose, à un cadavre qu'à un vivant... Au bout d'une heure je revins à moi, et alors une fièvre ardente succéda à cette prostration du corps et de l'âme. L'idée me vint que j'allais mourir... Je la chassai brusquement, et je me dis, presque à voix haute :

— Allons donc !... Est-ce qu'on meurt quand on veut conquérir à la fois la fortune et la vengeance ?...

Je ne parlais pas de l'amour ! C'est qu'en effet je n'aimais plus... Ma tendresse pour Marguerite venait de disparaître, engloutie en quelque sorte dans ma haine pour Valentin... Je songeais désormais uniquement à la lutte que j'allais engager, moi faible, isolé, presque sans ressources, contre une famille riche et puissante, la première de la ville, sans contredit, par son rang, son influence et son crédit... L'argent est le nerf de l'intrigue comme il est celui de la guerre... c'est un vieux proverbe qui l'affirme, et les proverbes ont toujours raison... La somme que je possédais était certainement insuffisante pour entrer en campagne et commencer les hostilités. Je ne m'en inquiétai pas un instant.